la notion même du Royaume, opposées à la volonté du Ciel. Aucune tentation n'a pu L'ébranler, si peu que ce fût, dans le sens du *propter regnum regni perdere causas*. Le Maître avait dépassé la trentaine : Il avait eu le temps de Se faire discursivement, sur le « plan » de la science expérimentale et acquise, mais sous l'influx constant de sa science infuse, d'inébranlables convictions. De quelles vérités Se nourrissait-il au désert ? — « Il faut que Je vaque aux affaires de mon Père. Elles consistent dans l'établissement du Royaume de Dieu. Ce qui M'habilite à réaliser ces projets, ce n'est rien d'humain : astuce, force, pénétration, expérience, mais la seule inhabitation de l'Esprit-Saint dans l'Homme que Je suis. Dès lors, la seule voie qui mène au Royaume, c'est la soumission totale de mon humanité à la volonté du Père. Que dis-je ? Que cette volonté se fasse par les hommes, sur terre, comme par les Anges, au ciel, c'*est* la survenue du Royaume »...

Telles étant les réflexions habituelles du Seigneur, rien d'étonnant qu'elles aient servi de cible — défaut de la cuirasse, a dû se dire Satan — de point de tangence et d'insertion au Tentateur, lorsque le quarantième jour fut, pour Jésus, celui de sa plus extrême faiblesse. Mais, d'autre part, le Démon ne pouvait rêver d'entraîner le Christ par des considérations incapables de convaincre. Écoutons-Le : « Prête-moi bien l'oreille ! crois-en ma vieille expérience. Je puis n'être pas le Père universel, mais je suis l'Oncle du genre humain, l'Oncle *à héritage*, bien plus proche de vous tous que l'Ancien des Jours, très occupé par les Voies lactées. Tes principes, je les approuve ; après tout, moi aussi je suis un Ange, et quel Ange ! Je suis tout pour la Lumière, et je ne demande qu'à servir Yahweh, mais à ma petite façon, bien entendu. Car, sinon, où serait la beauté, la singularité de mon service, qui est unique, tu l'admettras ? Or, soyons pratiques. Il faut ce qu'il faut. Et que veux-tu ? Rétablir la théocratie d'Israël. C'est une excellente idée, que j'approuve. Mon concours t'est tout acquis. Mais tu connais ce peuple juif, n'est-ce pas ? Leurs conceptions, leurs sentiments, leurs préjugés, leurs *duritia cordis*, les fils d'Israël ne t'en ont rien caché. Alors, tout seul, désespérément isolé, avec de tels principes, et rien que ces principes, comment vas-tu tenir tête à ce peuple ? Vois, jour par jour, heure par heure, à mesure que tu perds ici ton temps, au lieu de te lancer dans l'action pour la plus grande gloire de Dieu, tu sombres, tu te dissipes, tu t'éparpilles, tu te désagrèges, empoisonné, paralysé par un sentiment, par une meurtrière expérience de déréliction totale, de solitude absolue, d'abandon, qui s'amasse autour de toi comme une opaque nuée... et ce n'est qu'un commencement ! La faim te creuse ; mais le souci, le tracas, l'angoisse des responsabilités, encore plus. Ton corps et ton âme se disjoignent, se liquéfient, se vident de toute vitalité. Cette tâche, que si noblement tu as prise à ta charge, tu sais très bien, tu vois de plus en plus clairement, qu'elle est sans issue, rigoureusement désespérée. Tu t'y prends mal, gauchement, comme un naïf, un néophyte ; choisis : veux-tu vraiment instaurer le Royaume ? Alors, pas d'hésitation sur les moyens... »

C'est ainsi que, tour à tour, l'esprit du Christ sollicité par le Tentateur eut à repousser les tentations du désespoir, de l'inertie, de la présomption, de l'autonomie, voire l'envie subite, l'abominable prurit — à satisfaire tout de suite, dare-dare, toutes affaires cessantes — de trancher le nœud gordien, de brûler ses vaisseaux. Tel a été l'élément commun, fondamental, des trois grandes tentations finales. Tout le débat, le combat, pose la question de la soumission absolue à la volonté de Dieu, moelle et réalité